

MAR 1984

Cent vingt-sizième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1984.

Mes chers confrères,

J'ai eu chaud. A cause d'une missive : « Je suis fort étonné qu'un membre associé de l'Institut de France soit si mal informé du sens des mots qu'il utilise ».

Diab! C'est envoyé. De quelle bévue me suis-je rendu coupable ? J'ai employé le mot « raciste » dans un sens qui dépasse celui donné par le Larousse du XXe siècle, lequel le réserve aux seuls nazis.

Ouf ! Je respire et mon censeur est un sot. Il se nomme Charles-François Becquet, président d'une Union wallonne des écrivains et artistes. Je ne connais pas ce groupement mais j'espère que ses membres seront moins tordus que leur timonier.

Cet incident m'a fait penser à Larousse, non à ma collaboration furtive à cette noble entreprise mais à Pierre, l'illustre fondateur. Ne se permit-il pas d'écrire dans le « Grand dictionnaire universel du XXe siècle » : « Les chefs d'œuvre de la littérature grecque et romaine étaient devenus rares, grâce aux invasions ». Que voilà une grâce pour le moins inattendue ! Les jugements critiques de cet éminent personnage ne sont pas moins surprenants. A l'en croire : « Balzac peut être taxé hautement et très justement d'immoralité », car ses œuvres « sont quoi qu'en disent ses enthousiastes, une lecture malsaine et corruptrice ».

Il faut s'y résigner, personne n'est infallible. Sauf le pape. Encore lui faut-il, avant de jouir de ce privilège unique et proprement inhumain, s'asseoir au préalable sur sa cathèdre pontificale.

Mais j'allais oublier mon censeur. Usant lui-même du mot dans le sens qu'il condamne, il me traite de raciste et m'accuse de faire « partie de l'avant-garde francophone du flamingantisme » dans le but « d'anesthésier sous de bonnes paroles françaises le peuple wallon au destin contrarié ».

Ventre saint-gris ! comme disait Henri IV, me voici promu flamingant d'avant-garde ! Quatre grains d'ellébore feraient grand bien à cet excité. Les flamingants, eux, n'en croiront pas leurs oreilles. La conquête de la Wallonie est certes le cadet de leurs soucis ; en revanche, ils ont toujours considéré comme une perte pour la Flandre, l'apport de ses fils aux lettres françaises.

Cet apport leur semble non négligeable. Et sans doute est-ce vrai si j'en juge par des déclarations récentes de Charles Bertin, le neveu de Plisnier, prophétisant, avec une satisfaction visible, que dorénavant les Flamands n'écriront plus en français. Leur présence serait-elle à ce point gênante ? Mais je m'arrête, de peur d'allumer une querelle tribale car, malgré mon accusateur frénétique, j'ai le nationalisme en horreur, qu'il soit flamand, wallon, malgache ou hottentot.

Passons à d'autres exercices. Il reste toujours de joyeux lurons qui voient tout en rose. Jacques-Gérard Linze est un de ces spécimens. Quelques pages lui suffisant pour broser un tableau enchanteur de nos lettres, ou de louer notre presse littéraire, en multipliant avec la même allégresse les noms et les oublis. Récemment, il vient d'affirmer : « notre littérature se porte bien ».

De fait, nos ouvriers du verbe sont toujours très actifs. Et parfois il y a même des surprises. Ainsi pour ma part, j'ai découvert dans le tas une poétesse, et même deux, qui honoreraient notre Académie, si celle-ci voulait bien leur ouvrir son sein, si j'ose me permettre cette image d'ailleurs féminine. Je ne dirai pas leur nom, afin de ne pas les desservir par une recommandation inopportune et de ne pas me brouiller avec plusieurs de leurs consœurs dont je tiens à garder la sympathie.

Selon Jacques-Gérard Linze « nous n'avons qu'à nous réjouir » (...) « et ce ne sont pas les doléances de groupuscules ou d'isolés, lesquels parce que leurs œuvres ne se publient ou ne se vendent pas, se croient victimes d'un système », qui peuvent arrêter notre élan.

Et pourtant, si l'on prenait le pouls des éditeurs ? A les entendre, il n'y a pas lieu de pavoiser. Déjà plus d'un louche vers la bande dessinée, ce beau produit de la nouvelle culture. Déjà dans leur ouvrage collectif voué à nos lettres, MM. Frickx et Muno, les éminents



spécialistes, n'ont pas hésité à l'accueillir. Ils ont fait là œuvre de précurseurs car, aux dernières nouvelles, le bande dessinée est en passe de menacer le livre. Et c'est compréhensible. Depuis qu'il est devenu de l'argent, l'homme cherche à perdre le moins de temps possible. De sorte que l'image l'emporte de plus en plus sur le texte. En outre, l'homme n'est-il pas un voyeur né ? Il est gourmand de magazines bourrés d'images soulignées de titres excitants, avec du sang à la « une », des scandales et de la porno. Les kiosques de journaux le prouvent. (J'eusse préféré écrire les aubettes, même admises dans un certain sens par Littré, mais les cuistres pédants sont si nombreux !) Cette avalanche de papier imprimé, nourri du sacrifice d'arbres innombrables, oblige les écrivains de lutter, presque seuls, contre ces signes manifestes d'une culture en plein évolution.

Il a fallu faire un gros effort pour s'y adapter. Pendant des siècles la langue française était dominée par des juristes intransigeants. Pour François Charpentier, qui fut du premier « Dictionnaire » de l'Académie, la langue française est « surtout **Chaste** jusqu'au scrupule, et d'une **Délicatesse** de goût presque infinie. Les **Saletéz**, les **Paroles** outrageuses, les **Bassesses** n'y sont point souffertes ». Et Boursault dira : « Nôtre Langue a cet avantage sur les autres qu'elle est beaucoup plus sage et retenuë ». C'est l'époque où la culotte est proscrite, du moins en paroles, et où il faut même éviter le curé. Guerre aux syllabes malhonnêtes ! Bien entendu, il eût été inconcevable de glisser dans la conversation des confidences inconvenantes fleurant la concupiscence. Cette sévérité s'est maintenue durant des siècles. Au XIXe, le roman bon ton poussait jusqu'au baiser d'où naissait neuf mois plus tard un gosse, sans autre explication.

Aujourd'hui il serait vain que la garde mourût plutôt que de se rendre, tout le monde dit « merde » et chacun profane le sacré nom de Dieu. Les massacres, devenus quotidiens, se dégustent avec le petit déjeuner. Il ne reste vraiment que le sexe pour émoustiller l'humain blasé sur tout. A cause du cochon que l'on dit sommeiller en lui, mais qui est souvent éveillé. Aussi les auteurs, pour atteindre les gros tirages, sont-ils obligés, à moins d'être eux-mêmes des étalons inventifs, de s'inspirer des Kamasoutra et autres récits édifiants.

On peut conclure comme dans la chanson :

Mais à part cela,
Madame la Marquise,
Tout va très bien (bis).

Et pour éviter les désillusions, sachons nous souvenir que l'homme est bête et l'a toujours été.

ROGER AVERMAETE.



BLOC-NOTES

Le bourgmestre de Charleroi, Jean-Claude van Cauwenberghe, doté d'un nom au parfum purement gaulois, arbore sur ses invitations un écusson de la ville, souligné de l'inscription : ville d'Europe. Précision utile pour ceux qui la situeraient peut-être aux Indes ou en Patagonie.

Le ridicule est l'enfant chéri de la bêtise.

*
**

Chacun le sait, « L'Agneau mystique » de van Eyck se trouve à Gand, à l'église Saint-Bavon. Il appartient de moitié à la fabrique d'église et à l'Etat. Alors, tout va bien, dira-t-on. Erreur ! Il y a mieux. Un de nos nombreux ministres du séparatisme communautaire, le nommé Poma, a réclamé l'œuvre au nom de la Flandre. Elle y est ? Sans doute, mais après, elle y serait bien davantage.

Cela me rappelle certaines épigrammes qu'échangeaient Lebrun et Baour-Lormian, ces poètes oubliés. Une me revient à l'esprit :

« Sottise entretient la santé

Baour s'est toujours bien porté ».

Grande est la tentation de moderniser les deux syllabes du nom.

*
**

Le gouvernement offrit un jour à l'OTAN une grande tapisserie « Le Triomphe de la Paix ». Après l'avoir acceptée, cet organisme la refusa. Pour des motifs idéologiques qui n'auraient frappé personne si Roger Somville, l'auteur, toujours impétueux, n'avait tenu à préciser le sens de ses symboles assez peu clairs. Depuis, cette tapisserie voyage. Quand elle rentre au bercail, elle reste emballée. Entretemps, la Belgique ne trouve aucun mur pour l'accrocher. En effet, tous les murs y sont devenus communautaires et la tapisserie échappe à ce distinguo fondamental qui fait le charme de notre vie politique.

R.A.